Citations : introduction 3

Notes et réflexions : rapprochements avec *Le Mariage de Figaro*

I, 2 (p. 61) : « La charmante fille, toujours riante, verdissante, fleurissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices. Mais sage... » (p. 109)

I, 9 (p. 79) : « Qu'y fait la cérémonie ? Ce qu'on t'interdisait hier, on te le prescrira demain, et vogue la galère. De toutes les choses sérieuses, le mariage est la plus bouffonne » (p. 112)

II, 21 (p. 137) : « Si je ne buvais, je deviendrais enragé » (p. 109)

III, 5 (p. 158-159, 161) : « Autrefois je vous disais tout, maintenant, je ne vous cache rien » « Avoir le grand secret de cacher qu'il n'y en a point » (p. 111)

IV, 1 (p. 197) : « Toute vérité n'est pas bonne à croire » (p. 182)

IV, 15 (p. 224) : « Si mon mariage est assez fait pour que je doive être en colère, en revanche, il ne l'est pas assez pour que je ne puisse pas me venger en prenant une autre femme » (p. 111)

V, 2 (p. 229) : « Il y a une foule de petites insultes qu'un ministre doit mépriser, s'il ne feint pas de les ignorer. L'homme que l'on sait craintif est, de ce moment, dans la dépendance de tous les fripons » (p. 152)

G.von Proschwitz, SVEC 273-4, p. 669 : Lettre de Sedaine à Beaumarchais du 9 septembre 1781 (Orthographe du manuscrit)

[V]otreAlmaviva a justifié ce que j'avois trouvé presqueinexcusable dans les premieres scènes du Barbier, c'est qu'il s'annonce comme un libertin d'après nos mœurs à observer. Il pense que Rosine est femme du Docteur ainsy le voila bien adultere en herbe et c'est Figaro qui lui a appris qu'elle n'etoit que pupille et future conjointe. D'un autre coté cette Rosine s'est prettée avec tant de finesse à tromper le Docteur qu'on ne peut s'empecher d'imaginer qu'un jour elle trompera son mary et je ne suis pas le seul qui en a fait la reflexion, les corrections à faire, les longueurs à supprimer ne peuvent se faire qu'aux répétitions, et n'ecoutez avant ce temps que vous même, j'ai trouvé quelques mots quelques phrases d'un ton hazardé, comme franc maraud, franc mary aux Ursulines au lieu de retraite sacrée &a mais l'ouvrage est charmant, divertissant, plein de sel de gout et d'une philosophie en Polichinel à faire etouffer de rire, et depuis feu Rabelais de joviale memoire rien qui puisse mieux distraire de leurs maux les pauvres verolés.

Je crains qu'on ne puisse supporter sur la scene cette charmante et facile comtesse que l'imagination au sortir du cabinet voit encor toute barbouillée de f.[foutre] mais il n'est rien qu'on ne fasse passer avec des distractions de l'objet principal.

Je n'aime point les quatre bourses de Figaro, quand elles ne seroient pas dans le dénouement des Trois Freres rivaux, vous me demanderez pourquoi, je n'en sçais rien, mais je ne les aime pas.

J'aime beaucoup que vous ayez élevé le ton de Marcelline, cela etoit indispensablement necessaire, un petit mot du Docteur, dans les leres scenes où ils se parlent, pour preparer, en reproche, la sublimité des idées qu'elle a acquises pres de lui, et que la paix de son menage devoit apprehender s'il l'epousoit. Enfin je finis pour ne pas donner dans le ridicule d'enseigner à mon maître comment il doit s'y prendre.

Mariage de Figaro, MS BN

Figaro avec une toise mesure le plancher. Bazile et Chérubin tiennent un papier à musique.

FIGARO *se relève* – Eh bien non ! ce n'est pas cela. Bazile, encore une fois, ce n'est pas cela ! Quelle musique enragée ! Il a de quoi gâter toute une fête ! On lui demande un quatrain en chorus, et parce qu'il y trouve malheureusement les mots : Gloire et Victoire, voilà mon benêt qui vous part à faire tous hurler [pendant deux heures] la Gloi, oi, oi, oire. Comme ces musiciens qui composent à faire rire et ont du goût à faire pleurer ! Et le couplet, Chérubin, pour ma fiancée ?

CHERUBIN – J'ai fait les paroles.

BAZILE – Et moi l'air.

FIGARO – Avec des oi, oi. Eh ! des vaudevilles, mes amis, des séguedilles. (*Il chante*)

Je préfère à la richesse

La sagesse

De ma Suzon

Zon, zon, zon, zon, zon, zon

Zon, zon, zon, zon, zon, zon

BAZILE – Nous avons pris un autre ton et dit avec noblesse (*Il veut chanter*): Jeune beauté... (*Il parle à Chérubin.*) Chantez-le, vous, c'est dans votre rôle.

CHERUBIN chante –

Jeune Beauté modeste et sage

Qu'amour conduit au mariage,

Est à son époux glorieux

Un diamant si précieux,

D'une eau si pure

Que la nature

En produit très rarement :

Suzanne est ce diamant

FIGARO – Quelle diable de platitude emmiellée viens-tu nous débiter ?

BAZILE – [Eh ! quel diable d'homme !] On la compare à ce qu'il y a de plus beau.

FIGARO – Comment Suzanne est-elle un diamant ? Il est très dur, elle est fort tendre ; il est inaltérable, elle peut changer demain. (*A Chérubin*) N'es-tu donc aussi, toi, qu'un enfileur de mos rimés ? Quand on compare, on montre les rapports, on les développe, on les suit. Si tu disais : les belles femmes sont comme les pierres précieuses que la nature nous offre plus ou moins parfaites ; l'éducation est le lapidaire qui les taille à notre goût ; notre imagination est la feuille qui les brillante ; l'amour est le metteur en scène qui les enchâsse au fond des cœurs ; enfin l'hymen est le brocanteur qui les pousse dans le commerce et les vend le plus cher qu'il peut on voit ce que c'est, cela marche et se gradue. A l'application si tu veux. (*Il récite :*) Mais de tous ces diamants qu'on nomme femme ou de toutes ces femmes diamants, Suzanne est le seul à qui je permettrai d'orner ma tête, ou dont je me ferai une bague au doigt. Pif, paf, [toc, choc,] rapidement on sent l'idée, on voit le but... Ah ! Voici ma fiancée ; allez-vous en tous deux, j'ai quelque chose à lui dire qu'il ne faut pas que vous entendiez.

Mariage de Figaro, V, 3 (voir « Pléiade », p. 1419-21)

Une autre fois je fis ne tragédie ; la scène était au *sérail*. Comme bon chrétien, l'on sent bien que je ne pus m'empêcher de dire un peu de mal de la religion des Turcs. *A l'instant, l'envoyé de Tripoli fut se plaindre au ministre des Affaires Etrangères que je me donnais dans mes écrits des libertés qui offensaient la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, l'Egypte, les royaumes de Bara, Tripoli, Alger, et Maroc, et toute la côte d'Afrique, et ma tragédie fut arrêtée à la police de Paris, par égard pour des princes mahométans, lesquels nous font esclaves, et, nous exhortant au travail, du geste et de la voix, nous meurtrissent l'omoplate*

en nous disant : chiens de chrétiens ! Et ma pièce ne fut pas jouée. Pour me consoler, et surtout pour vivre, je m'amusai à en composer une autre, où je dépeignis de mon mieux la destruction du culte des Bardes et Druides et de leurs vaines cérémonies. Il n'y a pas d'envoyés de ces nations, qui n'existent plus, me dis-je, et pour le coup ma pièce n'aura rien à démêler avec les ministères, et les comédiens la joueront, et j'aurai de l'argent, car le neuvième de la recette m'appartient ; mais je n'avais pas aperçu le venin caché dans mon ouvrage, et les allusions qu'on pouvait faire des erreurs d'un culte faux aux vérités révélées d'une religion véritable. Un officier d'église, à hausse-col de linon, s'en aperçut fort bien pour moi, me dénonça comme impie, eut un prieuré, et ma pièce fut arrêtée à la troisième représentation par le bishop diocésain ; et les comédiens, en faisant mon décompte, trouvèrent un résultat que, pour mon neuvième de profit, je redevais cent douze livres à la troupe, à prendre sur la première pièce que je donnerai et que le bishop laisserait jouer. Cependant je maigrissais à vue d'œil, car si les malades recouvrent la santé par le régime, les gens sains deviennent bientôt malades en faisant diète. Mes joues étaient devenues creuses, mes lèvres pâles, mon habit plissait de toutes parts, mes bas étaient trop larges et mon terme allait échoir. En même temps, il s'éleva *une question* fort savante *sur la nature des richesses, et comme il n'est point nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou*, je me mis à écrire sur la valeur réelle de l'argent. Les uns disaient : un écu est un écu, mille écus font mille écus et la cherté des denrées est la preuve des richesses ; car plus il faut d'argent pour payer du pain, plus l'émulation augmente chez les peuples qui vivent avec du pain, et leurs travaux accumulés amènent l'abondance dans toutes les parties, et plus les denrées abondantes sont chères, plus le peuple est riche, car *le produit net* etc., etc. Et l'on écrivait beaucoup, et le peuple murmurait, car ce n'est point des livres, c'est des vivres qu'il lui faut et je me mis à écrire, non pour le peuple, mais pour moi qui sentais fort bien qu'un écu ne vaut réellement que ce qu'on peut se procurer en denrées avec lui, de façon que le peuple qui avait vingt millions il y a vingt ans et payait le pain deux sous, était aussi riche qu'il l'est avec quarante millions s'il paie le pain quatre sous. Il est vrai qu'il a deux écus dans sa poche au lieu d'un, mais il est aussi vrai que ses écus ne valent que trente sols, puisqu'il en faut deux pour avoir trente livres de pain qu'il pouvait se procurer avec un seul ; donc la cherté n'est point richesse, donc la doctrine du produit net etc. Reste en pure perte pour la nation la peine qu'elle s'est donnée à doubler ses fonds. Mon livre ne se vendit point, fut arrêté et, pendant qu'on fermait la porte de mon libraire, on m'ouvrit celle de la Bastille, où je fus fort bien reçu en faveur de la recommandation qui m'y attirait. J'y fus logé, nourri pendant six mois, sans payer auberge ni loyer, avec une grande épargne de me habits, et, à le bien prendre, cette retraite économique est le produit le plus net que m'ait valu la littérature. Mais comme il n'y a ni bien ni mal éternel, j'en sortis à l'avènement d'un ministre qui s'était fait donner la liste et les causes de toutes les détentions, au nombre desquelles il trouva la mienne un tant soit peu légère. Je fus remis en liberté ; je ne savais point faire de soulier, courus acheter de l'encre de la Petite Vertu. Je taillais de nouveau *ma plume et je demandai à chacun de quoi il était question* maintenant : l'on m'assura *qu'il s'était établi* depuis mon absence *un système de liberté générale sur la vente de toutes les productions, qui s'étendait* jusqu'à celles de la plume, et que je pouvais désormais écrire tout ce qui me plairait, pourvu que je ne parlasse ni de la religion, ni du gouvernement, ni de la *politique*, ni du produit net, ni de *l'Opéra*, ni des Comédiens Français ; tout cela me parut fort juste et, profitant de *cette douce liberté* qu'on laissait à la presse, j'imaginai de faire un nouveau journal. Mais, quand je voulus lui donner un titre, il se trouva qu'ils étaient à peu près tous remplis par les mille et un journaux dont le siècle et la France se glorifient. Je me creusai la tête : enfin, las de chercher, je l'intitulai « *Journal inutile* », et j'allais l'imprimer lorsqu'un de mes amis, effrayé, m'avertit que j'allais, sur mon titre seul, avoir tous les journalistes sur les bras, que l'inutilité faisant l'essence de tous ces ouvrages périodiques, ils ne souffriraient pas que, sous l'apparence d'un titre nouveau, je partageasse avec eux tous un droit d'inutilité qu'ils n'avaient acquis qu'avec des pots de vin énormes et des pensions multipliées sur les têtes de tous les protégés.